

e bonifacien

Ma Mère

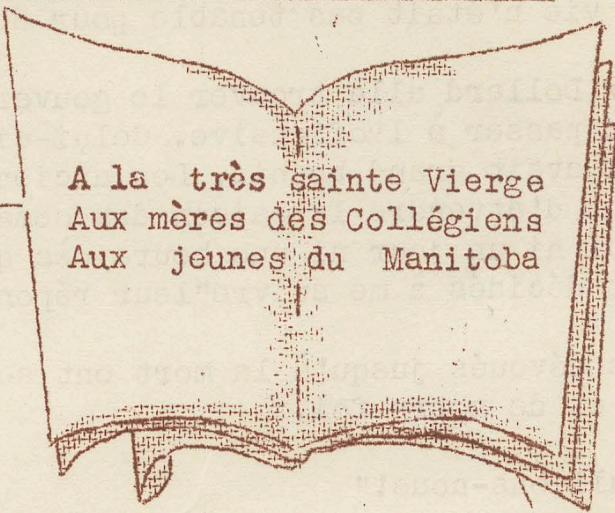
Quelquefois sur ma tête elle met ses mains pures,
Blanches, ainsi que des frissons blancs de guipures.

Elle me baise au front, me parle tendrement,
D'une voix au son d'or mélancoliquement.

Elle a les yeux couleur de ma vague chimère,
O toute poésie, ô toute extase, ô Mère!

A l'autel de ses pieds je l'honore en pleurant,
Je suis toujours petit pour elle, quoique grand.

Emile Nelligan.



A la très sainte Vierge
Aux mères des Collégiens
Aux jeunes du Manitoba

Voici que vous parvient la dernière livraison du "BONIFACIEN".
La DIRECTION remercie collaborateurs et abonnés et leur sou-
haite

Au revoir

Jusqu'en septembre.

JOURNAL DES ETUDIANTS DU COLLEGE DE SAINT-BONIFACE
Publié le plus souvent possible.

Volume I Numéro 6

Mai-juin 1944

Directeur Norbert Préfontaine
Administrateur Lionel Bouvier
Rédacteur en chef Félix Gourbil
Editeur Claude Barnwell
Assistant-éditeur Gérard La Forest
Distributeur Roland Bélanger
Dessinateur Rodolphe Préfontaine

Rédacteurs Bernard Bélanger
Fernand Savoie
Louis St-Pierre
Gilles Lane
Wilbrod Leclerc
Edouard Tétrault
Bruno Lacerte

Correspondants Yvonne L'Heureux
Gérald Labossière

Abonnement 50 sous par année payable le plus souvent possible.

...des Ormeaux

Mai est le mois des fleurs, des parfums, des verdure fraîches, du retour des oiseaux. C'est le mois de la résurrection, le mois de la joie, le mois de la Vierge Marie.

N'est-il pas triste de mourir, quand, dans la nature tout chante la vie exubérante? C'est pourtant au cours de ce mois que moururent, en 1660, nos jeunes braves du Long-Sault.

Adam Dollard des Ormeaux était arrivé à Ville-Marie, au cours de l'année 1657. La colonie était presque à l'agonie. Les Iroquois lui faisaient une guerre acharnée et les hommes vivaient parqués comme des bêtes à l'intérieur de leur enclos de pieux. Cette vie n'était pas tenable pour des hommes braves et courageux.

Pendant l'hiver, Dollard alla trouver le gouverneur, pour lui demander de tenter une sortie et de passer à l'offensive. Celui-ci hésitait à laisser sacrifier ses hommes dont il avait grand besoin. Les anciens officiers l'approuvèrent et le prièrent seulement d'attendre la saison des semailles.

"Je n'attendrai ni un jour ni une heure dès que j'aurai trouvé une poignée de gars solides et décidés à me suivre" leur répondit Dollard.

Quelques hommes dévoués jusqu'à la mort ont sauvé la colonie. C'étaient des gens de notre race et de notre foi.

"O Canadiens, rallions-nous!"

Raymond Durand.

Eléments Français.

- - - -

Un jour, Maisonneuve se promenait dans sa maison et pensait aux dangers que courait la colonie, quand tout à coup, à la porte, un bruit se fit entendre: toc! toc!

"Oui, entrez!"

C'était Dollard des Ormeaux, un jeune garçon de vingt ans, que le gouverneur estimait beaucoup. La raison de sa visite à M. de Maisonneuve, c'était pour lui dire que lui et seize autres compagnons s'offraient à leur patrie pour la défendre.

"Vous, Dollard, et seize autres; mais vous n'y avez pas pensé. Dix-sept contre les centaines de sauvages?"

"Oui, on y pense, Monsieur, mais on exige votre permission".

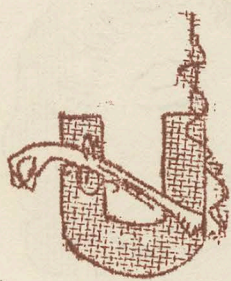
"C'est très bien" dit-il, en lui donnant une chaude poignée de main.

Et une fois Dollard parti, Maisonneuve s'assit sur une chaise près de sa fenêtre et regarda les champs de blé qui étaient la richesse de tous les cultivateurs, et une richesse bien méritée, qui se couchait à terre à la brise du vent et qui se relevait quelques instants après.

"Pour dire que ça sera détruit, espérons que non. Il ya quelqu'un là-haut qui prévoit tout. Alors que sa Volonté soit faite".

André Verstraete.

Eléments Latins B.



N INSTANT A VIVRE...

Le fort ne tient plus. A l'assaut prochain il tombera.

Et cette menace attendue est décochée. Au plus une minute à vivre et Dollard le sait.

On dit que le capitaine sombre toujours avec son navire. Dollard tombera avec son fort, devant cette mer de rage et de haine humaine, sous ces formes nues d'Iroquois.

Mais sa vie vaudra la sauvegarde de son peuple.

Il tremble, mais non, il vibre déjà de gloire.

Une âme si magnanime peut-elle s'effrayer?

La mort approche, ses traits se rétrécissent, son coeur débordant d'intrépidité lui serre l'estomac. Au dernier instant, ses yeux se troublent.

Et de la fumée blanche qui pèse sur le fort, s'ébauche un peuple grandissant. Du sifflement des flèches, des cris de rage ou cris d'agonie, des détonations, s'harmonise son chant de mort.

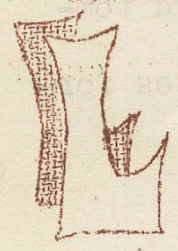
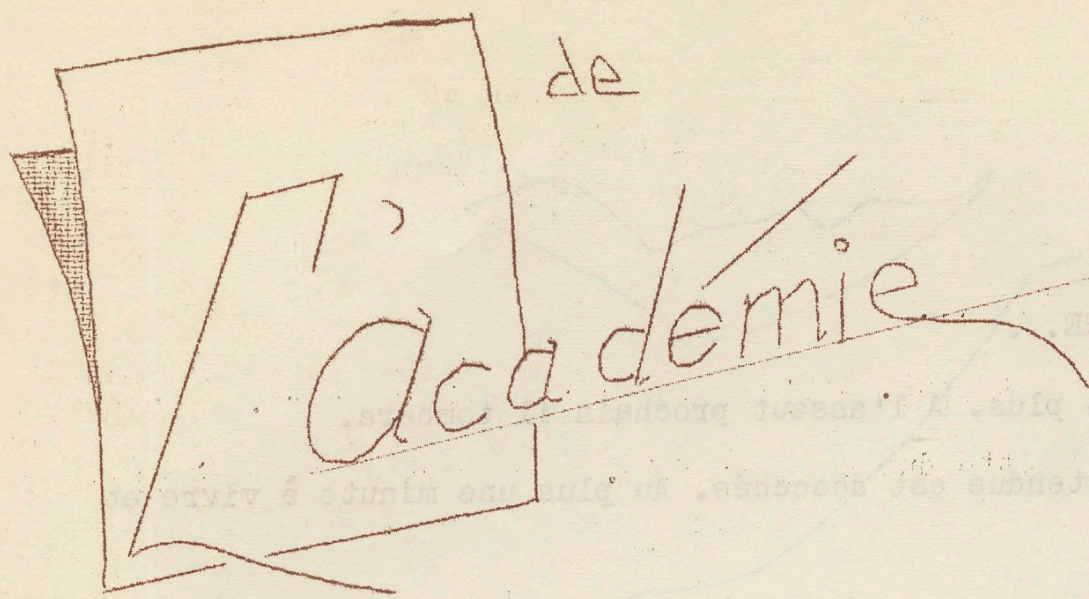
Il lance son mousquet en criant: O Canada! son dernier cri et sa dernière pensée.

Dollard est mort.

Son sacrifice fit germer la race jetée ici. Le champ s'est agrandi. Il ondule dans de vastes clairières américaines.

Ces épis portent-ils encore la tache rousse du sang séché de nos héros.

Félix Gourbil.



LE BON DIEU a inspiré les Saintes Ecritures, mais Il a tenu à écrire de sa main toute puissante et toute paternelle, la nature, cette Bible verte... Avant de se faire de Dieu une poésie, il faut essayer de s'en faire une réalité. Car poésie vraie signifie "réalité, essence, âme des choses. C'est assurément dans la nature que l'on touche à Dieu du doigt, que l'on trouve la paix véritable. Le monde ne peut plus nous donner que des leçons de guerre: à le regarder vivre nous apprenons la guerre. Dans la nature, cette paix continue de vivre et de triompher.

Pour moi, un site spécial possède ce cachet de paix, de silence, de quiétude. Quel peut être cet oasis charmant vous demanderez-vous. Les plus narquois iront jusqu'à penser: "Aurait-elle écouté le grand silence du désert Sahara?" Non. J'ai appris à jouir des beautés de mon pays, de nos belles plaines manitobaines. C'est dans mon village natal près de la Rivière Rouge que je trouve mon bonheur. J'aime revoir cette rivière comme on aime revoir une personne après une longue absence. Son accueil me fut aussi chaleureux durant mon enfance que durant les jours plus mélancoliques de mon adolescence.

"Le souvenir, a dit Madame de Staël, a l'immatérielle délicatesse du reflet des arbres penchés sur le courant d'une rivière. L'eau s'enfuit et se renouvelle sans cesse; le reflet y demeure toujours." Les souvenirs que font jaillir en mon âme ces endroits où j'ai passé mon enfance sont tellement complexes que j'ai peine à les exprimer. Souvenirs de notre regretté curé: c'est avec une fidélité remarquable qu'il redescendait la côte chaque printemps pour regarder "passer la glace." Son souvenir est dans l'âme de tous les paroissiens de Sainte-Agathe une flamme inextinguible.

Souvenirs de pionniers de cette paroisse, souvenirs de mes grands-parents qui habitaient cette modeste maison blanche. Je revois avec netteté l'oeil inquiet et soucieux avec lequel ils ont regardé ces endroits aux jours sombres des débuts de cette paroisse. Ces braves cultivateurs vivaient en continuel contact avec la belle nature du bon Dieu. Leur coeur était sensible à toutes les beautés de la création.

Ces souvenirs sont les liens qui m'attachent à ma paroisse, cette grande famille dont le prêtre est le père. Ici, mes voisins me sont connus avec leurs peines et leurs joies, leurs deuils et leurs réjouissances, les baptêmes et les mariages, les rêves et beaux accomplissements sont une richesse pour ma curiosité et ma charité. Et, puisque "le bonheur est dans le goût, non dans les choses", a dit La Rochefoucauld, je suis heureuse de vivre sur les bords de la Rivière Rouge.

ADIEUX des FINISSANTS

Dimanche, le 16 avril.

Monsieur le Président,

J'apporte aux Philosophes finissants le bonjour des Philosophes de première année. Je suis d'autant plus heureux d'avoir été choisi pour remplir ce devoir d'amitié que je suis un peu des vôtres depuis les Eléments latins. Seul l'examen de Physique de demain pourra raccourcir les épanchements cordiaux de mes adieux.

Ma seconde tâche consiste à vous présenter à Messieurs les Anciens. La mission est encore agréable.

Messieurs les Anciens, comme vous avez pu le constater par le Bonifacien, nos finissants sont types. Et les décisions de vie qu'ils ont prises vous en montreront la variété. Quand ils auront réalisé leur idéal, nos finissants '44' pourront se partager le gouvernement et l'administration de tout un Etat!

A la tête de cet Etat nous voyons un chef aux idées nettes, aux décisions réfléchies; une compétence formée aux Ecoles de Laval, d'Antigonish et de Harvard; un meneur par ses dons naturels, Maurice Arpin.

Pour veiller aux bonnes relations de cet Etat chrétien avec l'Eglise, Georges Pelletier s'avance vers l'épiscopat.. secondé d'un administrateur et conseiller émérite, Pierre Gautron.... ainsi que d'un maître de cérémonies et secrétaire perpétuel, Léo Brodeur.

Tel le vieux Pétain, traçant un programme de renaissance nationale et s'entourant des sommités du pays, le chef de notre Etat trouvera parmi ses confrères d'excellents collaborateurs.

Au Département de l'Agriculture est tout désigné l'agronome Marcel Philippe, docteur de l'Université du Manitoba.

Louis Masson, célibataire, dont la moustache précoce laisse prévoir toute la maturité et le mérite, fera un excellent chef du Département de l'Instruction Publique.

Deux hommes ont décidé de se préparer au relèvement de la Santé et du Bien-Etre Public : Richard Sicotte et Armand Saint-Louis.

Le progrès d'un pays est en fonction du vrai progrès scientifique. Notre gouvernement créera un Institut National de Recherches Scientifiques, qu'il confiera à un savant réputé autant que travailleur et chercheur éminent, Florent Verreault.

Quant à Dodat, surnommé Léopold, une fois bien remis, ne vous inquiétez pas, il s'imposera à quelque ministère important.

Ce départ et cet acheminement vers les carrières publiques ne sera pas sans causer pourtant de sérieux sacrifices au Collège. Ce n'est pas sans regret que nous voyons partir le spirituel copain Masson; et ce n'est pas sans une sorte de deuil que le Père Hamel perdra son ange consolateur Marcel Philippe.

Roland et André Gautron perdent dans la personne de leur frère aîné un peu leur Père Spirituel. Et la Location des Livres, Limitée, verra baisser ses dividendes. Le C.O.T.C. se prive des services d'un beau grand Lieutenant, Georges Pelletier.

Et tous, nous voyons quitter nos murs un jeune homme distingué dans sa réserve, le type modèle du collégien, dans Richard Sicotte.

Le Bonifacien remplacera-t-il Maurice Arpin, son distingué directeur et gérant? Les petits trouveront-ils un autre Verreault dans leurs prochaines élections ?

73
suite :

Pour ce qui est de Brodeur, le Père-Caron trouvera un grand vide parmi ses socialistes. Sans Dodat pour toujours, c'est à se demander si les billards n'en perdront pas leurs boules. Et pour finir, comme dans la chanson, nous demandons ce que fera Pilloud sans son Saint-Louis.

Mais la vie exige ces séparations, et le Collège les accepte. Toutefois il n'oubliera pas ceux qui le quittent. Au contraire tous ici, chers finissants, nous vous suivrons dans la vie. Nous vous accompagnons au départ de nos meilleurs souhaits; aux réunions des Anciens, nous espérons vous retrouver et vous encourager de nouveau.

Et puis quittant chacun à notre tour le Collège, nous, vos cadets, nous voudrions nous mettre à votre suite dans la vie.

Ubaldo Lafond

Monsieur le Président,

Si, il y a huit ans passés, on m'avait dit qu'au mois d'avril 1944 je ferais un discours d'adieu au Collège de Saint-Boniface, non seulement j'aurais été fort surpris, mais j'aurais difficilement ajouté foi à cette prophétie, car pour nous, comme pour tous les Élémentaires, le cours classique, c'était quelque chose d'infiniment long..., quelque chose qui durerait toute notre vie..... quelque chose d'éternel, quoi!

Le Père Bernier était venu rendre visite à nos parents, il n'en fallait pas plus pour faire de nous des collégiens, et sans songer trop où tout cela nous conduirait, nous faisons bientôt connaissance avec madame la langue latine et ces deux enfants malcommodes, Thème et Version. Voilà! nous étions lancés dans le cours classique.

Mais bientôt les mois succédèrent aux semaines, les années aux mois et presque imperceptiblement les petites classes glissèrent dans le passé. Un beau matin, le cours universitaire nous surprit, le travail devint sérieux, le spectre des mathématiques se dressa tout à coup..... pour disparaître bientôt. Sans le savoir les petits garçons passaient à l'adolescence et les métamorphoses se succédaient toujours... Mais un soir, tout surpris, on se découvre au milieu d'un grand banquet, on s'arrête, on réfléchit un instant et on constate enfin que l'interminable vie de Collège glisse hors de portée, s'enfuit et va se braver avec les rêves et les souvenirs. Dire que pendant huit ans on réclamait le lendemain et, le lendemain venu, on s'exclame : Déjà !

Mais si on jette un regard en arrière il y a une multitude de faits qui viennent jaillir à notre mémoire. Lesquels nous sont les plus chers ?

Est-ce l'image de la bande de gamins qui s'engouffraient chaque après-midi de congé chez le Père Bernier pour faire un affreux tintamarre et jouer des tours ?

Est-ce l'élection du Conseil des Jeux avec ses cabales et ses bruits, ou bien encore les parties mouvementées de ballon-gouret ? Est-ce le grand spectacle des séances et des concerts ?

Est-ce la triste constatation que le nombre de nos confrères diminuait d'année en année ? Ou n'est-ce pas plutôt l'épouvantable nouvelle qui nous apprend la disparition pour toujours d'un copain bien cher ?

Il n'est pas facile de faire un choix dans nos aventures et nos surprises de Collège. Vaudrait mieux dire que nous laissons tout simplement entre ces murs les plus beaux jours de notre jeunesse.

Huit ans, c'est si vite passé, et pourtant nombreuses sont les améliorations dans le Collège dont nous avons été témoins.

[8]

Nous apportons avec nous les derniers échos des classes de Grec du Père Bernier. Les manuels qui nous ont servi ont été remplacés par des textes illustrés, la philosophie latine est chose du passé et on ne se souvient guère de l'ancien cours commercial. La guerre étant survenue, nous avons mis de côté nos articles de sports pour vêtir l'uniforme militaire et apprendre le métier des armes.

Tout dernièrement on a réservé aux Frères Maristes la tâche de donner le bon pli aux philosophes en herbe, et la cuisine du Collège a été confiée à des mains plus délicates. Au point de vue matériel, les laboratoires ont déménagé au troisième, la salle académique s'est vêtue de pourpre et j'usqu'au bon vieux dôme qui brille maintenant d'un éclat argentin.

Tel est le Collège que nous avons connu, et telle est l'image qui survivra dans notre mémoire.

Le passé ne nous appartient plus,
le présent s'enfuit, reste maintenant à
jeter un regard sérieux vers l'avenir.
"Collège, pension, monde en miniature
Où l'on apprend la vie,
où sans ménagements
Ecoliers ont entre eux
de rudes frottements."

Oui, dans ces trois petits vers le poète a résumé nos jours et nos affections, nos peines et nos bouderies d'enfance.

"Monde en miniature où l'on apprend la vie", car c'est bien au Collège que s'étanche notre soif de la vérité, que se trouve la réponse concrète au bouillonnement incompréhensible qui agite nos jeunes âmes.

"Où sans ménagements, écoliers ont entre eux de rudes frottements." En effet puisque nous sommes sur le point de franchir le seuil de notre Alma Mater pour nous lancer vers de nouveaux horizons, quoi de plus précieux que cette solide préparation aux tempêtes futures Les.bous-

culades de nos confrères nous ont rappelé que notre enthousiasme ne doit pas déperir sous les coups d'une première brusquerie.

Nos aptitudes et nos goûts nous ont portés vers des carrières variées et nous ne demandons que la chance de mener à bonne fin la poursuite de l'idéal entrevu. Quoi qu'il advienne, nous garderons toujours une éternelle reconnaissance à notre Alma Mater, aux autorités du Collège, à nos professeurs, à nos surveillants, en un mot, à tous les Pères et à tous les Frères qui ont contribué à notre bien-être et à notre succès. Nous tenons à remercier de façon spéciale le Père Bernier qui a montré un inlassable dévouement à notre égard. Lors de notre arrivée au Collège, nous étions plus petits que le Père Bernier; mais même si aujourd'hui nous le dépassons tous d'une coudée, dans notre estime il tiendra toujours une place très grande, dans notre admiration il sera un géant, dans notre cœur il sera toujours le Père Bernier.

A vous tous, amis et copains que nous devons quitter, nous souhaitons persévérance et succès dans vos études. Nous vous prions de garder une bonne pensée pour nous, et soyez assurés que nous ne vous oublierons pas.

Aidés de l'exemple et de l'encouragement des aînés qui nous reçoivent ce soir dans leurs rangs, nous nous engageons à porter bien haut notre idéal de catholiques et de Canadiens français. N'est-ce pas là l'appel de notre devise, "Sursum Corda"? Enfin, puissent nos actes répondre à l'ardeur de notre jeunesse.

Puisse notre vie entière toujours faire refrain à la douce mélodie :

Mon Collège, rien ne surpasse
La douceur de ton souvenir !

Richard Sicotte

ETOILE DU MATIN



E VOICI, ô Vierge Marie, me voici à vos pieds.
Je n'ai rien à dire cependant. Je n'ai qu'à vous re-
garder, qu'à vous décrire, vous, Vierge des vierges,
Etoile du Matin.

Vous êtes toute belle, ô Marie conçue sans péché! Une
blancheur immaculée, une pureté sans égale surnaturalisent
vos traits. Que vous êtes belle! Comme vous deviez ravir..
Bernadette, lors de vos apparitions!

... l'Etoile du Matin... L'étoile, au matin, est faible et pâ-
le... Elle est fatiguée, sans doute, d'avoir veillé toute la
nuit, sur la terre. Elle est belle, cependant. Elle a un air
de fierté, un air de confiance en soi, un air de défi devant
le jour, qui va lui ravir sa splendeur.

Vous êtes ainsi, ô Mère, lorsque vous écrasez la tête...
du serpent. On lit sur votre visage cet air de victoire, cet
air de défi, cet air de béatitude éternelle.

Etoile du Matin... Puisque l'on vous attribue ce nom,
ô Mère, veillez sur moi, qui ne suis qu'à l'aurore de la vie;
veillez sur mes parents, qui touchent au crépuscule.

Protégez-moi, protégez-les, tous ceux que j'appelle mes
amis, comme vous protégez Jésus-Enfant.

Vous êtes Paix, vous êtes Amour, vous êtes Bonté, vous
êtes Charité! Vos mains sont celles de la Grâce, vos lèvres
celles de la Miséricorde!

O vous, Etoile du Matin.

Norbert Préfontaine.

ÉCOUTE, MAMAN, TON GRAND GARS.

JE T'ECRIS ces mots, que je n'oserais dire tout haut.

Je t'aime bien, ma mère, mais ça paraît bien peu.
Tu l'aimes encore plus, ton gars, et il n'y pense guère.

A mon âge, on est ingrat. Je le suis...
Je compte les services rendus autrefois dans mon enfance.
Ceux d'aujourd'hui, je n'en parle pas; comme si c'était rien.
Maman, tu n'es pas naïve, tu comprends les folies, qui tiraillent mon adolescence.

J'évite tes yeux qui percent mes secrets.
Mes cachettes ouvertes paralysent mon attitude.
L'innocence, chère maman, s'est envolée avec les ans.
Je commence à connaître ce qu'est la femme pour l'homme.
La pureté ne mûrit pas en un jour.
Et toi, tu es chaste, ma mère!

Ces immenses découvertes, que crée l'amour en moi, qui soulèvent mon cerveau et enflamment mon cœur, tu les as connues et les revis avec moi.
Je le sens... Car, tu ne souris pas à mes emportements.
Quand je soigne ma personne, tu me complimentes sur ma propreté, sachant bien que ce toupet, cette cravate, ces souliers cirés... ne sont pas pour toi.
Quand je quitte la maison, pour les copains et les gamines, tu retiens les enfants, que je rudoierais dans mon impatience.
Quand je fredonne mes couplets dehors, tu berdasses au dedans.
Quand je me renfrogne à la fenêtre, tu murmures tes vieux refrains.
Quand je marche près de toi, j'ai du rouge au visage, aux oreilles.
Je suis loin de toi. Je ne te laisse pas le fond du trottoir.
Je regarde partout, insensé, cherchant à ne pas être vu.
Tu n'es plus élégante et légère. Et ta noblesse me pèse.
Pourtant, tu te fais humble devant mon cou raide et mes jambes nerveuses.
Tu préviens mes maladresses et encourages mes prévenances. Sur mes sottises, tu fermes les yeux.

Quand je t'ai embrassée au retour du collège, vivement, je passai la main sur ma bouche.
Comme j'étais content de faire rougir mes cousines, au Jour de l'An!
Quand, dans le journal, je cours au sport et m'attarde au cinéma, où les héros sont faux et le bonheur saisi en dix minutes, c'est toi, dans l'ombre, qui tricotes ou égrènes le chapelet.
Quand je travaille avec le père, tu me traites en homme.
Joyeuse, tu me sers et je sens tes doigts danser sur mes épaules.
Quand je quitte la famille, pour bercer mon ennui de grand gars, tu me regardes longuement, patiente maman.
Quand papa sourit de mes gaucheries ou, d'un mot, détruit mes raisonnements, tu ne dis rien, courageuse et prévenante.
Tu me saisis rude et froissé.

291A92
Quand la prière devient une charge et que les genoux plient difficilement,
tes lèvres remuent pour m'attendrir.

Quand sommeillent mes attrait de vocation,
vigilante, tu entretiens la flamme, dont je voudrais me débarrasser.

Quand je fuis tes invites et me ferme aux conseils,
tu soupîres, attristée, et besognes plus fort.

Quand tu m'as vu, délirant, au milieu des criards et suave, baiser la main de
la grande Hélène, durant le jeu du gage,

j'ai remarqué ta gorge se gonfler et luire tes paupières.

Enfin... Quand ce grand bouillonnement sera passé,

comme tu seras heureuse de me voir assagi et vainqueur,
me laissant tout le mérite, comme si tu n'avais rien fait!

Bien-aimée, je te ferais pleurer, en te disant tout cela.

Mais écoute, maman. Je ne suis pas insensible.

Je l'entends la chanson de tes gestes, autour de moi.

Tes pas besogneux effritent les images dorées que je forge.

To sourire me parle de joie, victorieuse du caprice.

Ta voix éveille mes ardeurs et calme mes fièvres.

Ton humilité apaise mes révoltes.

Petite et grande mère...

tu façannes une âme d'homme.

Parce que, dans mes rêves d'amour, tu n'as plus de place,

tu te fais oublieuse et bienveillante.

Parce que je songe à l'envol du foyer,

tu te préoccupes de mon linge, tu me douillettes.

Parce que mes rêvasseries sont vastes et azurées,

tu te fais terne et laborieuse.

Parce que tu me sais exigeant,

tu fais la pauvre et l'ignorante.

Parce que tu vantes mes succès de collégien,

j'enrage de me voir loué par de vieilles femmes.

Parce que j'étudie mes poses, pour épater les filles,

les hommes me trouvent bon joueur.

Parce que tout se renverse, se brise...

j'ai hâte de retrouver les camarades et d'étourdir mon chagrin.

En un mot, je suis triste, parce que...

La vie n'est pas comme je pense.

Comment peux-tu chanter, dans une besogne si ennuyante?

Je passe des heures à jongler et je me crois poète.

Mais. C'est toi qui l'es.

Tu transformes tout en bonne humeur. Tu animes tout. Rien ne t'abat.

Petite femme, au cœur immense,

Tu parais, et voilà changée, la face du monde.

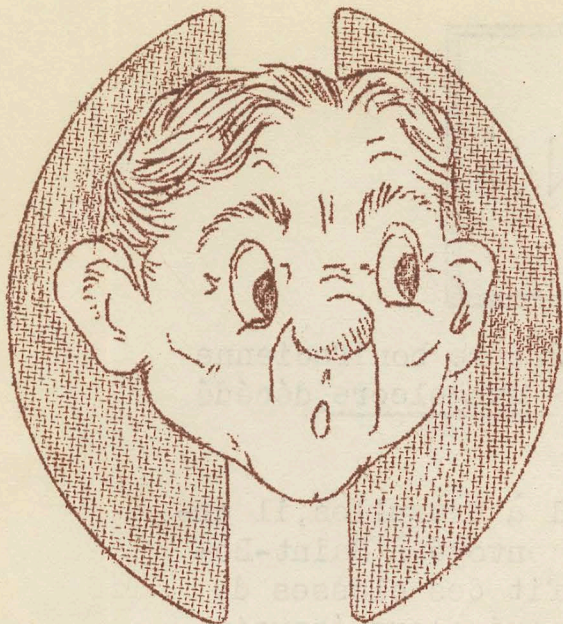
Un visage, qui reste dans l'ombre et veille, c'est le tien.

Je l'ai remis au grenier de mes songes, où j'écoute le tumulte de mes dix-huit ans.

Ce temps passera. Ne crains rien. Chère maman.

Et quand je reprendrai ton portrait pour le baiser tendrement,

Pour toujours, il m'accompagnera, dans la vie.



SAVIEZ-VOUS QUEooo

Bolder Landry -

Cowboy pendant huit ans, ses magnifiques tours d'adresse lui valurent des contrats, dans les grands rodeos et cirques américains. Dégoûté de cette vie de théâtre, il vient au Canada et décide de commencer son cours classique. Il est âgé de vingt-cinq ans.

"Ma plus grande difficulté, dit-il, fut d'abandonner mes fusils, mes lasso, et mon fouet". Avec eux, il connut la vie et ses plus noirs aspects. "J'ai vécu parmi le mal, la haine, la jalousie". Ces maux règnent dans les cirques plus qu'ailleurs. Il y eut même des attentats contre sa vie. "Je dois remercier Dieu, si je suis parmi vous".

Cet homme est un exemple, sa venue un bienfait, que nos souhaits l'accompagnent!

-O-O-O-O-O-O-

-Découverte vocale -

Il fallait le départ des Universitaires pour découvrir à la chapelle une voix de Corneille Caruso. Caruso s'est défoncé la gorge, Bernard nous défoncera les oreilles.

-Pourquoi pas Cowboy? -

Le lendemain du rodeo, le jeune Caron se promenait avec un fouet. Aurait-il un penchant à vacher?

-Voir pour croire -

Certains disent que l'homme descend du singe. A voir Barsalou se gambader sur une corde tendue, on en est presque convaincu.

-Ne soyez pas surpris -

C'est assez rare un cadet de 22 ans, n'est-ce pas? Mais des cadetskis, il y en a de 20 à 30 ans.

-Quelle sale job! -

On savait l'arrivée des corneilles, mais tous furent surpris d'en voir pelleter du charbon...

-A la mode -

Les élèves de l'école viennent seulement de saisir pourquoi la jeunesse allemande porte le "brush cut". C a sauvé du temps, le matin.

Si notre Robert en avait un, il ne saurait plus quoi faire de son temps.

-Questions -

Qu'est-ce qu'un cowboy? -Un gars vache...(mot à mot)

Qu'est-ce qu'un ruminant? -Un animal qui mâche de la Paille et...

Qu'est-ce qu'une retraite? -Un temps de paix pour...le collège.

DEUX ANCIENS

Alfred Bernier s.j.

LE BONIFACIEN doit aux Anciens de rappeler la carrière bonifacienne d'un de leurs vieux régents, le Rév. Père Paul de Mangeleere, décédé récemment.

Né en Belgique, bachelier du Collège Saint-Michel à Bruxelles, il arriva au Canada à l'âge de 19 ans. Devenu jésuite, il fut envoyé à Saint-Boniface en 1903, au vieux collège. Là, il fut surveillant, fit des classes de grammaire et dirigea avec grande "maestria" l'orchestre qui alors égayait le collège.

Mais son plus beau titre à notre souvenir est d'avoir composé la musique de la chanson: "Mon Collège, rien ne surpasse..."

Puis il alla enseigner la littérature française au Boston College, s'y fit une carrière... Mais cela n'est plus de nos affaires.

Vers le même temps, enseignait un autre vétéran, le Père Georges Lebel. Il vient lui aussi de décéder. Il enseigna des classes de lettres. Les détails de sa carrière nous manquent, mais à lui aussi il fallait donner une place dans nos souvenirs.

LE SEMEUR.

C'est vers la fin du printemps dans une de nos belles plaines du Manitoba. Le soleil n'est pas encore levé et le firmament est d'un bleu azur; cependant qu'à l'est une lueur rose indique l'approche du jour. Le temps est doux; une petite brise fait danser les feuilles sur les arbres.

Tout à coup, le bruit d'une porte qui s'ouvre et des voix d'hommes interrompent le silence du matin. Le premier personnage qui paraît est un peu courbé et moins grand que le second; un chapeau de paille couvre sa tête, un gilet sale et troué cache son corps, une vieille culotte et deux grosses bottines complètent son habit de semeur. Le second est grand, beau et jeune contrairement à son père, il semble avoir hâte d'aller jeter en terre les grains de blé qu'ils ont choisis. Tous deux se dirigent lentement vers la grange, s'emparent de deux sacs remplis de blé et les chargent sur leurs épaules.

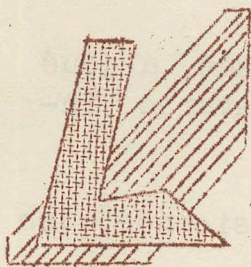
Ils cheminent ensuite vers le terrain destiné à recevoir le blé. En arrivant, ils déposent à terre leur précieux fardeau, sur la lisière des champs. Le père et le fils remplissent le sac suspendu à leur cou. Ils commencent le rude et pénible travail: va-et-vient du bras qui puise et lance à la terre généreuse et fidèle la semence dorée.

Tantôt ils s'arrêtent pour essuyer les sueurs qui les aveuglent, tantôt ils boivent et admirent leur ouvrage.

Ils répéteront leur geste rempli d'espérance jusqu'à ce que la mère vienne les inviter à dîner. Ils retourneront au champ toute l'après-midi et, le soir venu, reviendront au foyer, joyeux d'avoir fourni une si bonne journée d'ouvrage.

Gérald Lavergne,
Syntaxe.

à Filense



LE PIED, sur la pédale usée et le brin entre les doigts, la vieille sommeille.

Le ronflement de la roue a bercé la fileuse, jusqu'au chemin du rêve.

Elle dort et ses mains calinent encore la laine ouatée.

Bonne vieille, pédale tes derniers coups et roule tes derniers écheveaux, avant de filer pour l'éternité. Tandis que le vent souffle et que le bois du foyer craque et étincelle, emplis encore une fois la bobine.

Tourne la roue, grand'mère, retourne le dernier pain de laine grise, qui pend à tes doigts fatigués.

Et le vieux rouet, qui grinche, avale le duvet tendre et enbobine le rêve enfilé

Henri Perron.



-O-O-O-O-O-

ASSISE, au coin de l'âtre, c'est là qu'elle filait, les longues soirées d'hiver.

Une après l'autre, les veillées s'enroulaient à la quenouillée de ses ans.

Je revois encore le vieux rouet se dodeliner sur ses trois pattes boiteuses et sautiller de joie. Son chant cadencé excitait la vieille fileuse et la laine diaphane coulait rapide entre ses doigts éraillés.

Les paupières mi-closes et les lèvres immobiles, elle égrenait ainsi un chapelet interminable de laine grise. La lueur du foyer la couronnait d'une auréole d'or et des ombres dansaient sur les rides de sa figure.

C'est ainsi qu'elle filait jadis.

Mais depuis, la chanson du vieux rouet l'a endormie et le foyer de son cœur s'est éteint.

Louis Carel.

HOOLYWOOD

Le sujet que je désire aborder ici est celui qui, dans ma vie passée, a joué un rôle prépondérant dans ma carrière bohémienne. Il s'agit de la mauvaise influence de l'écran sur l'esprit de la jeunesse.

L'écran nous présente par ses tableaux obscènes et sa musique passionnée, des éléments qui sont de nature à tarir notre vie spirituelle.

Le film cause un dommage irréparable dans l'âme de l'enfant. Ces tactiques du vol, du meurtre et du crime exercent une très grande influence dans l'esprit des jeunes.

Il n'est pas nécessaire d'aller bien loin pour voir l'esprit imitateur des jeunes, car les grandes villes comme New-York, Chicago, Montréal connaissent l'influence et les dangers des tactiques criminelles par ce qu'on appelle aux Etats-Unis les "street gangs". Ces enfants désœuvrés, vagabonds des rues prennent peu de temps à traduire les exemples des "screen gangsters" en "street gangsters".

Les gens ont une fausse conception de la carrière d'un acteur ou d'une actrice. Par les journaux et magazines nous connaissons toute leur vie publique. Croyez-moi, chers amis, leur vie privée n'est pas aussi brillante. Un grand nombre d'acteurs et d'actrices de grande renommée de Hollywood, cité des pécheurs, ne sont en réalité que maraudeurs, des dégradés, des pervers et des débauchés. La cause? Riches et sans principes.

Des milliers de jeunes garçons et de jeunes filles s'enflamment du désir d'imiter les grands personnages du film, ces idoles de Hollywood. Plusieurs s'orientent dans cette vie aventureuse pour presser leurs lèvres au doux calice d'honneur, de gloire et de vie luxurieuse. Ils ne peuvent trouver dans cette voie que découragement, abandon, ruine et méprisable déception.

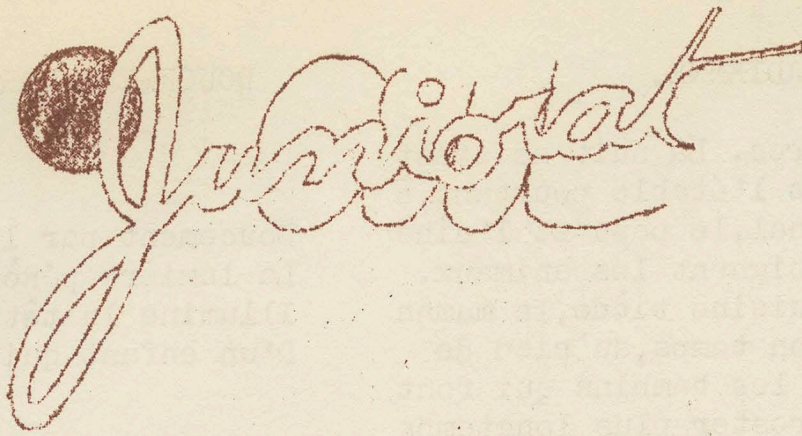
Je suis allé dans ces milieux. Pendant presque dix ans j'y ai limé et frotté mon cerveau à celui d'autrui. Ce que je vous dis, je le tiens des victimes, c'est-à-dire de ceux qui ont cherché pour leur vie une carrière d'applaudissements.

Comme conclusion, je pourrais vous faire comprendre que l'écran écrase les mœurs chrétiennes. Je n'ai pas parlé de l'hypocrisie, des mariages polygamiques entre acteurs, de l'adultère, du divorce à Hollywood. Je n'ai pas parlé du suicide des acteurs qui se dégoûtent de la vie. Je me suis restreint seulement à ce qui concerne la jeunesse. Le but de mon premier effort littéraire français est de détruire chez les jeunes ces rêves qui contredisent la réalité.

Armand Bolder Lanry

Armand Bolder Lanry.

1943



ADIEUX DES FINISSANTS .

C'est avec regret que nous avons vu partir du Juniorat la classe modèle, la classe étoilée. On trouvait toutes les qualités chez ces chers finissants; athlète comme Désautels, éloquent comme Aubry, studieux comme Aubin, pieux comme Hamonic, telles sont les comparaisons courantes parmi nous.

En leur honneur, nous avons goûté une séance typique: "Une goutte de Sang", drame où notre ami Raymond Turenne impressionna l'auditoire dans son martyre pour la foi. La comédie "Le Sourd" en fit plus d'un se tordre de rire.

Laurent Alarie fit, au nom de tous, l'adieu à nos grands frères. Jean-Paul Aubry répondit en un touchant discours au nom des finissants.

SEMAINE DE COOPERATION .

Voilà que les étudiants, depuis longtemps harassés par la discorde, la désunion et l'indifférence, s'élancent à l'assaut contre cette forteresse des passions. L'offensive est déclanchée. Une pluie de discours s'abat sur ce monstre. Bientôt sonnera l'heure de la paix, de l'union et de l'entente.

Les étudiants marcheront de l'avant dans la concorde, par la coopération.

Conseil des jeux .

Elections. Les orateurs s'esquintent...puis vient le choix. Les Méthodistes remportent toutes les palmes.

Le grand Rémillard accroche à ses "skis" les lauriers de la Présidence.

Ruest DECIDE de s'attribuer la Vice-présidence.

Dufault atteint le Secrétariat PLUS TÔT que les deux élémentaires fastueux.

Concours en récréation.

Objectif principal: battre le Père Préfet au jeu chinois du Ping-Pong, au jeu américain de Mississipi, au jeu anglais du Billard....

Les jeunes vainqueurs se réjouissent de ce que le soleil du printemps ait fondu l'habileté de notre cher Père.

Un Suisse angloisé invoque saint Onge et friffe un championnat de billard..

Attraction!

Notre balle au mur devient un véritable kiosque à musique. Les "fanfarons" s'époumonnent pendant que fument les badauds. Ce tintamarre éveille les hurlements des chiens. Les oiseaux s'envolent effarés; jusqu'au HIBOU qui se sauve à l'hôpital !

Cadets....Attention !

On dit qu'un espion allemand d'âge extra-légal s'est faufilé dans nos rangs. Il est sans galon. Un code déchiffré révèle que c'est un nommé Hurbetz.

Lambert est caporal. Où cette étoile filante mènera-t-elle nos uniformes bleus si sa tête continue à suivre le vent ?

Un seul reste hors des défilés, Cormier attend-il sa pension de VIEUX ?

Denis se plaint du rationnement. Pourquoi le pas militaire est-il restreint ?

Il n'est que six heures. La nuit ne s'est pas encore retirée. Dans l'étable pourtant, à la lumière pâle d'un fanal, le papa et l'aîné traient les vaches et soignent les animaux. Près du poêle, dans la cuisine tiède, la maman fricote déjà. De temps en temps, du pied de l'escalier, elle appelle les bambins qui font la sourde oreille, pour rester plus longtemps sous les chaudes couvertures.

Les hommes rentrent bientôt. Ayant enlevé leur veste de travail, ils s'attablent devant le déjeuner qui fume.

La maman monte dans les chambres à coucher et lève son petit monde, habille les plus jeunes, gronde un peu par là et voit enfin à ce que tous s'appêtent sans plus traîner.

Les enfants entourent maintenant la table de famille. Huit heures sonnent.

"Vite, dit maman, vous allez être en retard".

Et la maman débarbouille, peigne ses écoliers et prépare leur dîner; car l'école est éliognée et l'hiver rigoureux.

Seule maintenant avec les trois petits, elle lave tranquillement la vaisselle avec un oeil sur les bambins et le bébé.

Doucement par la porte
La lumière pénètre
Illumine la tête
D'un enfant qui barbote.

Dans un coin de la chambre
Le petit à genoux
Fait glisser sur son cou
Un épi de septembre.

Près de lui, poussiéreux,
Un soulier démodé,
Déchiré, rac' modé
Se repose des jeux.

Et voilà que "tanné"
Il s'étend sur la planche
Mollement, sur la hanche
Il commence à rêver.

Guy Delaquis.
Méthode B.

Marcel Préfontaine.
Méthode B.

SANCTUS A LA MAISON.

Faufilons-nous par un beau dimanche de juillet, dans la maison de M. Beau-séjour. Par la fenêtre ouverte, un petit vent léger embaume la cuisine d'une odeur de trèfle jaune. Le fermier a pris soin de semer son trèfle près de la maison, du côté où le vent souffle habituellement. Quel parfum gratuit pour la maisonnée.

Là-bas, à quelque dix milles, on voit surgir de la plaine, nuancée de tous les verts un clocher brillant. Sur la route, quelques voitures se dirigent vers la petite église paroissiale. Dans la maison, tout est bien tranquille. Minou couché dans un rayon de soleil ronronne en compagnie du poêle tout reluisant. La vapeur s'échappe de la bouilloire, monte et disparaît.

Mais qu'y a-t-il donc aujourd'hui de plus que les autres jours?

La maison est vide et tranquille! C'est vrai! La famille est partie à la messe: c'est le dimanche au Canada français.

Ecoutez, entendez-vous les petits pas pressés de Lucille? Seule, elle vaque aux soins du ménage. Tantôt, elle place les meubles; tantôt, elle les époussette; maintenant, elle balaie le plancher.

A l'église, les cloches tintent le dernier coup. Le prêtre entonne l'Asperges me.

"Mon doux! se dit-elle, la messe est déjà commencée! Il faut que je prépare le repas, Marcel doit venir dîner aujourd'hui". Et ainsi, rêveuse, elle pèle les patates, met la volaille au four et surveille la cuisson des p'tits pois verts et des fèves.

"Marcel aime bien la salade pense-t-elle en esquissant un sourire, aujourd'hui, il pourra se régaler". Elle n'a pas fini de couper son chou que les cloches annoncent le Sanctus.

[18]

Vite, elle dépose le chou vert sur la blanche petite table de granit. Elle s'agenouille et les bras appuyés sur la fenêtre, elle incline légèrement la tête et lit dans son gros missel: Saint, saint saint est le Seigneur, Dieu des armées.

Au milieu de son travail, que la prière est un doux repos! Elle baisse davantage la tête car c'est l'élévation; elle voit son petit frère au milieu des porte-flambeaux. Un parfum d'encens la pénètre. Elle entend les vigoureux coups de clochette, le rythme des volées d'encensoir sur la chaîne dorée, qui se mêle à la douce musique des orgues. Elle aussi, elle adore et murmure: "Mon Seigneur et mon Dieu".

O sublime réalité de la contemplation! Pour Lucille, la messe est finie. Elle se remet à la préparation du dîner; elle lève les couvercles des chaudrons, ouvre le four et pique la volaille. Bientôt tout sera prêt.

Quelle joie, quelle affection, quelle fraternité encerclera la grande table de famille!

Armand Dureault,
Méthode A.

- - - - -
DOLLARD DES ORMEAUX.

La colonie est en danger. De tous côtés, on accourt pour la défense des principaux postes. Ville-Marie est presque déserte, abandonnée par la plupart de ses habitants. Seule, une petite garnison veille. Jamais si grand danger ne s'est présenté avec une telle rapidité. La colonie doit être sauvée. Elle ne doit pas tomber aux mains des Iroquois. Seul un coup d'audace peut engendrer la peur dans les coeurs enragés des sauvages.

C'est dans ces circonstances que surgit dans la pensée du jeune capitaine de la garnison, Adam Dollard, ce courage qui le poussera à affronter les Iroquois et à semer dans leur rangs la terreur des Français. Dollard se choisit dix-sept braves compagnons, décidés comme lui, à vivre ou à mourir.

Au matin du départ, dans l'accueillante chapelle de Ville-Marie, un prêtre descend les degrés de l'autel pour donner le pain des forts à ces braves jeunes gens. La voix de Dollard s'élève douce et ferme: il jure de combattre jusqu'à la mort. Tous ses compagnons font le même serment. Une heure plus tard, ils partaient c'était en 1660.

Ils longent le fleuve, le lac des Deux-Montagnes et s'établissent au Long-Sault. Après dix jours d'attente, les Iroquois paraissent. L'attaque, furieuse d'abord, devint diabolique. Pendant cinq jours, les sauvages assiègent le fort, attaquant jour et nuit, nuit et jour, croyant toujours tromper la vigilance des Français. Après ces cinq jours d'enfer, les assiégeants reçoivent un renfort de 800 guerriers. Hélas! les Hurons et les Algonquins, alliés de Dollard au début du siège, sautent les remparts et se livrent à l'ennemi. Seul, le grand chef demeure loyal jusqu'au bout.

Malgré les efforts désespérés des Iroquois, les Français tiennent bon. Ceux-là tentent un dernier effort. Un rang de guerriers s'avance, hache d'une main, bouclier de l'autre. On donne l'assaut. Dollard, mesurant le danger, charge un mousquet jusqu'à la gueule et le lance par-dessus les remparts. Malheur! le projectile, arrêté par une branche, rebondit dans le fort et éclate avec fracas. Les hommes sont blessés, la palissade ouverte. Les Iroquois se précipitent, fous de rage, et achèvent sur place les Français qui n'ont plus qu'un soupir de vie.

C'est fini! Les dix-sept compagnons ont sauvé Ville-Marie. L'indien cessera à l'avenir ses attaques.

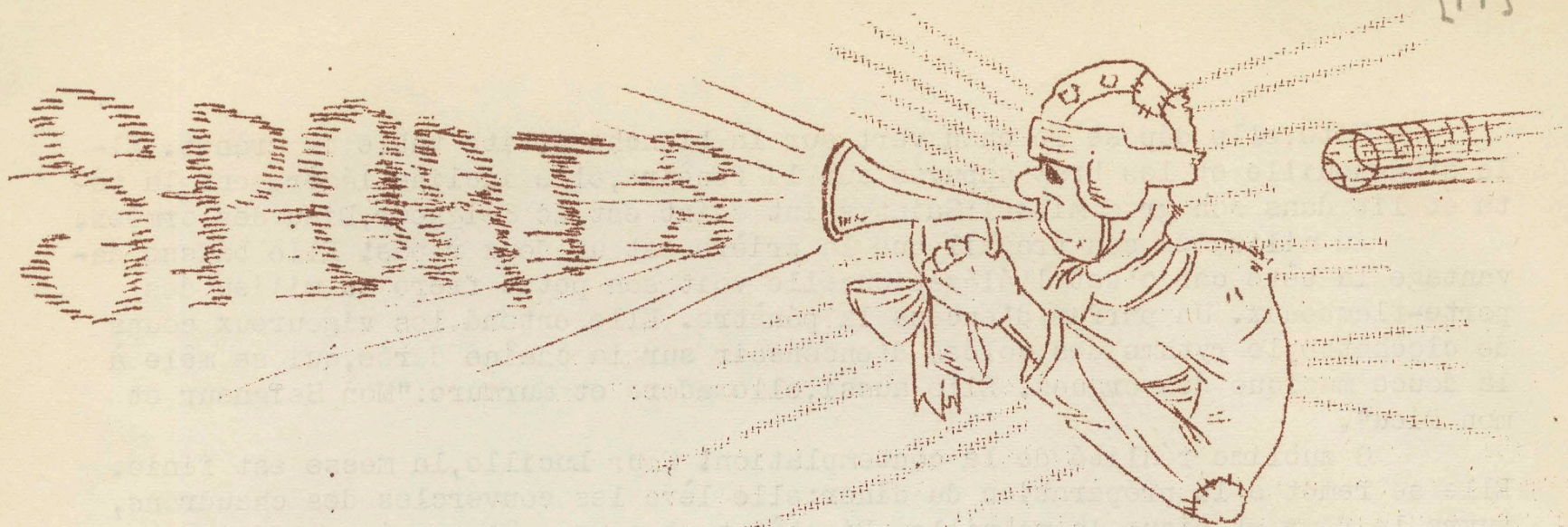
Dix-sept héros! Dix-sept sauveurs de la Nouvelle-France!

Tous morts au champ d'honneur...

Dix-sept braves! Dix-sept Patriotes! Dix-sept Jeunes!

Retournons à ces noms, qui ont forgé notre histoire, notre patrie!

Wilbrod Leclerc,
Eléments Latins A



LE PRINTEMPS ramène un nouveau Comité des Jeux.

Après force discours, les deux Bélanger et Marcoux sortent souriants de l'urne électoriale. -Bernard B. Président.

-Laurent Marcoux Vice-président.

-Rolland B. Secrétaire.

-Comme poisson d'Avril, dernier jour-record de glace. L'entrain des équipes n'eut de rivale que l'ardeur du soleil. Il absorba la glace en deux semaines. Les bandes des patinoires sèchent en piles et les balles se croisent dans la cour. Les cris sortent de la Balle-au-mur, les semelles glissent sur le ciment. Les anneaux se balancent.

-Guénette organise un concours de Mississipi. Smith et Ti-Louis Préfontaine ne gagneront sûrement ...pour l'endurance.

-A la Balle-au-mur, Tessier et Gagné ont l'honneur d'éliminer les officiers supérieurs de la Récréation.

-Les ballons captifs prement le bord du cordonnier. Est-ce que c'est notre homme fort Lachance, qui les crève?

- - -

-Quelques vieux de l'hospice se glissent le long de la grotte, pour admirer nos jeunes équilibristes, sur un tuyau courbé ou une corde raidie. Marchand y fait des siennes. Barsalou n'a pas besoin de s'accrocher aux branches; il file sur le fil.

-La mode est aux chevaux, depuis la venue du cowboy. Les uns montent les échasses. Les autres lancent les fers.

-O-O-

-Samedi soir, au lieu de film, les Pères servent d'attraction. Congé d'étude, si les élèves gagnent à la Balle-molle. Cris contre l'arbitre impartial! Mais le surveillant des petits décide de se donner congé lui-même, en lançant des "ballounes" aux frappeurs. "In quo collegio vivimus?"

- - -

-Ballon-Passant. Champion: Méthode A. C'est grâce au poids de Fréchette et de Vielfaure qu'ils peuvent écraser les "Sauteux Versificateurs".

- - -

-A plusieurs reprises, le gros Sabourin demande au P. Beaubien: "Quand pourrions-nous jouer au Ballon-Panier?" On s'aperçoit, le jour venu, que l'intéressé étrennait des culottes sportives. Ah, quel coup d'oeil!

- - -

-TIRAGE au profit de la récréation. On a pensé à offrir comme premier prix le portrait du souriant Lazare, accompagné de son intime surveillant. De peur de manquer ce trophée, tous achètent d'avance la photo. Il faut dire aussi que ce Lazare brillait, lors de la séance de classe.

- - -

-SOUVENIR précieux pour quelques uns de nos athlètes. On les a pris avec Bolder Landry. Comment reconnaître leur habileté, quand la photo montre à peine leur figure? Bétournay est bien déçu.

Bernard Bélanger.
Président.



0.0.0. Summo cum gaudio,
 Collegium relinquimus,
 Patriam repetimus.
 0.0.0. Summo cum gaudio.

0.0.0.0.0

0.0.0

0

0